
M A N U S C R I T

MARCHE ET CRÈVE

de Dermot Bolger

Traduit de l'anglais (Irlande) par Emile-Jean Dumay

cote : ANG08N766

Date/année d'écriture de la pièce : 2007
Date/année de traduction de la pièce : 2008

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

MARCHE ET CREVE

(WALKING THE ROAD)

Pièce en un acte de DERMOT BOLGER

Version Mars 2007

Traduction Emile-Jean DUMAY.

Personnages

- FRANK
- L'AUTRE . Celui-ci joue plusieurs rôles, y compris celui de Frank. Indifféremment interprété par un acteur ou une actrice.

La pièce se déroule selon un temps onirique qui nous mène tour à tour entre Rathfarnham et Slane autour de 1900, à Ypres en 1917, dans les limbes et dans le monde d'aujourd'hui.

D'abord l'obscurité. La lumière se fait peu à peu, révélant la silhouette de FRANK, appuyée contre un podium ou un élément légèrement surélevé utilisable pour créer une portion de l'espace scénique. Il se tient immobile, le regard sans vie. Il a près de trente ans et porte un uniforme de la Première Guerre Mondiale si délavé qu'il apparaît totalement neutre. Décor minimal et abstrait laissant deviner un vague paysage. Sur le podium derrière FRANK gît la forme apparemment morte du COMPAGNON, vêtue pareillement d'un uniforme vague. FRANK relève la tête mécaniquement pour parler.

FRANK.- Un froid comme ça, la nuit, ce n'est pas normal. Pas de lune. Des étoiles qui étincellent comme des éclats d'obus. Je suis qui, je suis où, je l'ignore. Je suis sûr d'une chose, une seule, je marche, je rentre.

L'AUTRE - qui ne cesse de changer, parfois invisible, dans cet état sans nom entre vie et mort – se lève pour regarder FRANK qui ne paraît pas le voir.

L'AUTRE. (*Très doucement*).- Quelle longueur de route, Frank, quel temps sans fin depuis que tu marches et que tu rentres !

FRANK. (*Il se regarde*).- Un jour, ça a dû être un uniforme, si seulement je pouvais me rappeler la couleur, le régiment, et aussi pour quelle raison on se massacrait.

L'AUTRE. Tu devrais pouvoir te souvenir, Frank. Fais un effort.

FRANK.- J'ai tellement froid, je suis tellement engourdi que là-dedans, il y a sûrement quelque chose qui fait mal : mes boyaux, mes tripes. On dit que ça se passe comme ça quand on reçoit une balle : ton corps se referme sous le choc et tu ne sens rien.

L'AUTRE.- C'est comme la vie éternelle, un pieux mensonge. Tous ceux que tu as vus recevoir une balle gueulent, et plus ils restent là par terre dehors, plus ils gueulent.

FRANK.- Oui, ils gueulaient, voulaient qu'on les achève quand on passait devant. Ils t'agrippaient les jambes pendant que toi, mort de peur, tu essayais d'enjamber les morts et les blessés. Ils tentaient de saisir ta baïonnette pour se charger de la besogne.

L'AUTRE. (*Implorant doucement*).- Achève moi, je n'en peux plus.

FRANK.- Je n'en peux plus de la vie. La vie, oui je la vivais, dans des temps où le spectacle des premières lignes m'aurait fait vomir. Oui dans des temps lointains, mais quels temps, quel endroit ?

Tandis que Frank se retourne, L'AUTRE tourne avec lui ; ils restent à la même distance l'un de l'autre. L'AUTRE, encore derrière Frank, semble toujours ne pas le voir.

L'AUTRE. (*Doucement*).- Un froid comme ça, la nuit, ce n'est pas normal. Pas de lune. Des étoiles qui étincellent comme des éclats d'obus. Tu es sûr d'une chose, une seule, tu marches, tu rentres, Frank.

FRANK.- Faut continuer la route. Faut pas traîner ici. Je le sens, il faut que j'avance ; mettre un pied devant l'autre. La route, un jour, je l'ai faite : cent cinquante kilomètres de pluie jusqu'à Salonique.

L'AUTRE.- Des charges à la baïonnette, tu te souviens : un bataillon de Bulgares errant parmi les arbres. Et les Serbes, égarés, affamés, grelottant, hein ?

FRANK.- Je me souviens d'une gamine, ce jour-là, les pieds violets de froid, avec des yeux...où était sa famille ? Evanouie, massacrée ?

L'AUTRE. (*Une voix d'enfant*).- Dis, maman, quand est-ce que je vais pouvoir manger du pain ?

FRANK.- Si j'avais eu du pain je le lui aurais donné. Tout ce que j'avais, c'était les poches vides de ma capote.

L'AUTRE.- Alors, tu te rappelles, faute de mieux, tu lui as donné ta capote.

FRANK.- Je lui ai couvert les épaules avec, parce que je savais ce que c'était, pour un enfant, d'avoir faim et de vouloir du pain.

L'AUTRE. (*Une voix d'enfant*).- Dis, maman, quand est-ce que je vais pouvoir manger, quand est-ce que je vais avoir du pain ?

FRANK.- Après, peu m'importaient la pluie ou les charges à la baïonnette tous les jours. L'ennui, c'était que les poches de cette capote n'étaient pas vides et que mes lunettes étaient restées dedans.

L'AUTRE.- Tous ces gens que tu as vus mourir, ces hommes mutilés, gazés.....

FRANK.- Et pourtant j'ai pleuré, oui, pleuré mes lunettes.

L'AUTRE se met à marcher autour de Frank, imitant pour rire le pas des fantassins.

L'AUTRE. (*Il chante à voix basse*).-

Après tous les combats, y'f'ront quoi les soldats ?
Y'f'ront une sacrée ronde avec leur jambe de bois !
Les tire-au-flanc en auront deux,
Allez, allez ! Allez, allez !
Allez, allez ! A nous les Grecs,
Allez, allez, on est des mecs !

FRANK. (*Parlant tandis que chante L'AUTRE*).- Les camarades à Salonique nous avaient crus morts parce que personne ne pouvait faire cette route et en sortir vivant. Je suis entré au pas à Salonique, j'avais les jambes prêtes à casser comme des bouts de bois, et, le dos cassé par les rhumatismes, c'est à peine si je pouvais me tenir droit debout. Les gens nous regardaient comme si on avait été une colonne de spectres en marche. Et je savais qu'au pays, si un jour je revenais au pays, personne ne comprendrait. (*Soudain égaré*) Mais tu es qui, toi ? J'ai dit que j'allais où ?....

L'AUTRE cesse sa mascarade et regarde Frank.

L'AUTRE.- Tu rentres chez toi, Frank. C'est le moment d'avancer.

FRANK.- Tu ne peux pas comme ça rentrer chez toi quand c'est la guerre. Si je ne retrouve pas mon paquetage et mon équipement, c'est le conseil de guerre. Je suis peut-être resté à la traîne, sans pouvoir suivre dans l'obscurité. Il faut que je fasse un effort et que je me souviene. Le dernier endroit c'était où ? Pilkem...Boezinghe...Ypres avec ses fleuves de boue, l'odeur de pourriture dans les tranchées, la terreur glaciale....Un froid comme ça la nuit, ce n'est pas normal...les étoiles qui... (*Inquiet*) J'étais peut-être de garde ? On fusille les sentinelles qui s'endorment pendant la garde. Comme ça, tu ne recommenceras plus, ça t'apprendra. Les généraux sont fiers de leurs résultats : pas de récidivistes dans les rangs !

L'AUTRE. (*Doucement*).- C'est moi qui monte la garde, Frank, c'est moi qui veille sur toi.

FRANK. (*En proie à l'agitation*).- J'ai l'impression d'avoir marché depuis la nuit des temps, mais il a bien fallu qu'un jour je démarre de quelque part. Dans le temps...j'ai bien eu une famille, un nom. (*Il fouille ses poches vides*) Je devrais avoir des photos. Tous les soldats ont des photos. Des visages graves de femmes posant en habits du dimanche, passant de main en main dans la tranchée à la lueur des fusées. Chacun en cachette retient son souffle.

L'AUTRE. (*Chuchotant tout contre Frank*).- Eh, Frank, tu te souviens d'Ellie ? Elle voulait que les choses aillent plus loin.

FRANK.- Je me souviens de je ne sais combien de photos. Mais simplement, je ne sais pas s'il y en a qui font partie de ma vie.

Il se passe doucement la main sur le visage, tandis que L'AUTRE retombe lentement sur le podium comme fauché par une balle.

FRANK.- J'ai des mains calleuses de travailleur. Je me sens presque un visage de gosse, sauf que j'ai une barbe de huit jours. Il y a une chose que j'ai appris à la guerre : la barbe des cadavres continue de pousser plusieurs jours.

Il se retourne et aperçoit L'AUTRE étendu de tout son long.

L'AUTRE.- Dis, tu te souviens de moi, Frank ? Dans ce trou, entre les lignes ?

FRANK.- Je me souviens de ces yeux terrorisés et de ces paupières qui avaient cessé de battre. C'était un soldat si jeune...j'aurais juré que tu ne te rasais pas encore.

L'AUTRE.- Le duvet que j'avais au menton, c'était bien la seule chose qui voulait pousser à un kilomètre alentour.

FRANK.- Tu avais des photos, je me souviens, et une plaque d'identité allemande. Tu étais mort, mais au moins tu savais qui tu étais.

Frank se retourne, il s'agite et cherche encore dans ses poches.

FRANK.- Je suis là, à parler tout seul, je deviens fou. Amnésie, c'est comme cela qu'on dit en médecine.. Les cours martiales disent autrement : désertion. Elle soignent l'amnésie d'une balle dans la peau. Surtout si tu es irlandais. (*Un temps d'arrêt*). Est-ce que je suis irlandais ?

L'AUTRE.- Si c'est le cas, qu'est-ce que tu fabriques ici, Frank ?

FRANK.- En Irlande, je faisais des routes. Je suis un jeune gars, mais je travaille avec des hommes de quarante ans, à un carrefour qui ne voit pas seulement passer une charrette par jour. Sur les prés d'un gros fermier les vaches nous regardent ; on les voit chasser les mouches avec leur queue. Ce ne sont pas mes terres ; je ne possède pas de terre. Les champs, c'est comme les femmes : on touche seulement avec les yeux et on les désire.

L'AUTRE s'assied, on dirait qu'il se chauffe les mains près d'un feu.

L'AUTRE. (*dans le rôle d'un travailleur*).- Arrête donc de causer, petit, et fais nous du thé dans cette gamelle. Fais-le bien fort, que la cuiller fonde dedans !

FRANK. (*Entrant dans le jeu*).- On n'a pas de lait.

L'AUTRE. (*dans le rôle d'un travailleur*).- T'as donc pas des mains bien chaudes et les manières qu'il faut avec les vaches ? Hein ? Mon petit Frankie, saute dans ce pré, regarde -la dans les yeux et dis-lui : « Pour de vrai, Gertie, une petite papouille n'a jamais fait de mal à personne ». Si t'es timide comme ça avec les laitières à quatre pattes, alors, qu'est-ce que c'est, bon dieu, quand elles en ont deux. Allez, mon gars, je meurs de soif, j'ai le gosier sec comme un mort.

FRANK. (*Il se retourne*).- J'ai le gosier sec comme un mort. Je me souviens d'une autre route. Une route avec de la boue si épaisse que ton fusil aurait tenu debout dedans, debout comme j'ai vu s'enfoncer des hommes blessés, et après on ne voyait plus que leurs bras s'agiter et après on ne voyait plus rien quand la boue les avalait dans un bruit obscène. Quel dément va construire une route dans la boue ? Assise sur rien d'autre que les squelettes des morts. On pose des planches sur de la boue, tout s'enfonce, tout s'en va vers l'éternité.

L'AUTRE. Quand était-ce, Frank ?

FRANK.- Je refuse de m'en souvenir.

L'AUTRE.- On va rester ici toute la nuit si tu ne te souviens pas.

FRANK.- Ce que je veux, c'est me souvenir des routes que je construisais en Irlande ; on pelletait des cailloux sur les chemins, on travaillait sur les grandes routes toutes fumantes de goudron liquide.

L'AUTRE.- Ce n'est pas là que tu as senti l'odeur du goudron pour la dernière fois.